

24 images

24 iMAGES

## L'attente

### *Le prisonnier de Caucase de Sergeï Bodrov*

Jacques Kermabon

---

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23353ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Kermabon, J. (1996). Review of [L'attente / *Le prisonnier de Caucase de Sergeï Bodrov*]. *24 images*, (83-84), 34–34.

---

Tous droits réservés © 24 images, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE PRISONNIER  
DU CAUCASE  
DE SERGUEÏ  
BODROV

# L'attente

PAR JACQUES KERMABON

Le film démarre en fanfare à moins que ce ne soit une musique de cirque. Des jeunes hommes nus défilent devant des médecins militaires. Aptes. En voilà tassés dans des camions sur une route de montagne. Pris dans une embuscade, deux sont faits prisonniers. Cette action, menée tambour battant, constitue le pré-générique. Deux camps anonymes s'affrontent. Sans être spectaculaire, la mort des soldats ne nous affecte pas plus que les cadavres de la plupart des films de guerre ou d'action. Après le générique, le film change de régime, épouse d'autres échelles de prises de vue et donc de valeur. Des paysages de montagne arides et majestueux s'imposent au regard. Dans cette région où le temps ne semble avoir guère de prise, la guerre apparaît comme incongrue, déplacée. L'action va ensuite battre au pouls rugueux du quotidien. En quelques séquences Sergueï Bodrov rappelle que, si des plans moyens et rapides peuvent faire de la guerre un spectacle, vue à une échelle «cosmique», celle-ci devient dérisoire et odieuse lorsque la caméra s'attarde à hauteur des êtres.

Le nœud de l'intrigue est très vite exposé. Si le vieil homme, digne comme un roc, a, contre toute habitude, pris les deux soldats en otage, c'est pour les échanger contre son fils prisonnier des Russes, le seul qui lui reste, les deux autres ayant été tués au combat. Le temps du film est celui de l'attente, temps de «vacance» pendant lequel nous faisons connaissance avec les ravisseurs (outre le vieil homme, il y a sa jeune fille et un paysan muet) et les otages (le plus âgé, plusieurs combats à son actif, fanfaronne et se moque des peurs du plus jeune). La plus grande beauté du film tient à la délicatesse, la chaleur qui n'exclut pas la brutalité avec laquelle les liens se nouent entre eux au-delà de leurs appartenances. Même en pleine guerre, même si la mort plane, même ennemis, les hommes restent des hommes et peuvent rire ensemble, établir des con-



Une action qui bat au pouls rugueux du quotidien.

nivences. Pour Sergueï Bodrov, la cruauté n'est pas le fait des individus. Le soldat chevronné, comme beaucoup, joue à la guerre et se croit immortel. Et quand il tue, même lorsqu'il s'agit d'un personnage avec lequel il (et nous avec) avait eu le temps de sympathiser, nous ne lui en voulons pas du sentiment d'horreur qu'il éveille en nous. Nous en tenons responsable l'absurdité de la guerre.

Si tout cela finalement tourne impietoyablement mal, si l'engrenage implacable se poursuit, cela tient à peu de chose. L'incompréhension entre les uns et les autres, le mensonge d'un militaire, un soldat qui fuit au mauvais moment, un autre qui tire inutilement et le hasard se plombe en destin.

On aura compris que le propos de Sergueï Bodrov n'est pas de parler d'une guerre. On ne saura rien des forces en pré-

sence, d'une action censée se dérouler en Tchétchénie (le film a été tourné dans un petit village montagneux du Daghestan, Rechi, à trois cents kilomètres des combats). Le propos est humaniste. Le même regard est porté sur l'islamisme du patriarce, le statut de soumission de la jeune fille, les soldats, la mère du plus jeune, institutrice, regard aux couleurs du quotidien, au plus proche du dénoté, du «cela est», très sensible aussi aux matières du monde, pierres, poussière, eau. Et puis aussi aux songes, à la perméabilité entre la vie et la mort. ■

## LE PRISONNIER DU CAUCASE

Russie-Kazakhstan 1996. Ré.: Sergueï Bodrov. Scé.: Bodrov, A. Aliev et Boris Giller. Ph.: Pavel Lebechev. Mont.: O. Grichpoun et A. Baril. Int.: Oleg Menchikov, Sergueï Bodrov Jr., Susanna Mekhralieva, Djemal Sikharulidzé. 95 minutes. Couleur.